



# Commémoration du massacre de Sonnenburg

(30-31 janvier 1945)

Wiltz, le 30 janvier 2017

# Programme de la séance académique

## **Prélude**

*Nocturne no. 21*  
Frédéric Chopin

## **Allocution de Monsieur Pierre Stockreiser**

Directeur du Lycée du Nord

## **Projection du film documentaire**

"Das Massaker von Sonnenburg"

## **Discours de Monsieur Vincent Fally**

Président de l'Amicale Albert Ungeheuer

## **Interlude**

*Nuit et brouillard*  
Jean Ferrat

## **Discours de Monsieur Erny Lamborelle**

Président des Enrôlés de Force

## **Interlude**

*Largo from Symphony no.9 "From the New World"*  
Antonin Dvorak

## **Lecture**

*Être réfractaire*  
Émile Hemmen

*Dräianzwanzeg Lëtzebuerger Jongen*

Wëllem Weis

*Dans ma cellule*  
Arlette Humbert-Laroche

**Hommage aux 91 réfractaires luxembourgeois  
massacrés par les SS**

Ons Heemecht

**Lecture**

*Gegen Vergessen*

Erich Fried

**Interlude**

*Theme from Schindler's List*

John Williams

**Lecture**

*The Refugee Blues*

Wystan Hugh Auden

*Welcome to Paradise - Périple 8*

Carole Lorang et Mani Müller

**Allocution de Monsieur Romain Schneider**

Ministre de la Coopération et de l'Action humanitaire

Ministre de la Sécurité sociale

Ministre des Sports

**Interlude**

*Morning Suite from Peer Gynt*

Edvard Grieg

*Être réfractaire*

Être réfractaire,  
c'est être homme parmi la nuit.  
La vie à pas de loup  
avant que le secret ne se déchire.  
C'est être hors-la-loi  
tapi dans une cachette.  
C'est être cible sur une île déserte.  
Et c'est l'angoisse devant un  
bruit de bottes.  
C'est la hantise des trahisons  
et c'est la peur d'apprendre  
l'infortune des siens, des  
bienfaiteurs et des amis.  
Mais c'est aussi cette haute  
fraternité où la lumière se cueille  
dans la chaleur des mains.

Jours étouffants,  
jours sans lumière  
avec le froid d'une solitude.  
Nuits obstinées, empoisonnées,  
jetées dans un silence cruel.  
Oeil d'insomnie guettant les  
aubes de sang.  
Errer à fonds de brume et de  
fatigue,  
à perte de coeur.  
Rêver une autre vie,  
toujours lointaine,  
mais rallumant de brèves lueurs  
d'espoir.  
Et avoir faim de souffles  
partagés et de visages aimés.

Ciel verrouillé,  
voici le couvre-feu du Mal  
qui pèse plus lourd que tout  
espoir.  
L'attente tantôt mélancolique  
tantôt rebelle faisant partie du  
quotidien.  
Vie clandestine,  
les gestes hagards dans un  
silence d'hiver.  
Cœur renversé  
qui cherche ses chants,  
qui cherche ses cris.  
Avec un froid qui vient  
on ne sait d'où.

Et puis,  
tous ceux qui restaient anonymes  
et ceux portant les noms sans voix  
dans le silence de la tourmente,  
nom faux ou nom banal comme  
on en donne aux inconnus,  
aux apatrides.  
Nom silencieux comme l'ombre  
de leur ciel.  
Nom sans défense et sans passé  
avec déjà son poids d'angoisse,  
son poids de mort.  
Ou bien un nom tendu comme  
un tambour qui bat l'appel aux  
armes.

Oh compagnons tombés aux  
mains des tortionnaires,  
frères disparus dans les marais.  
Corps torturés,  
corps amaigris et mutilés.  
Mains vides tordues aux fers cruels.  
Mort lente à petit feu.  
Et puis, ces autres mains,  
ces mains très calmes  
donnant la mort.

Fils de chez nous,  
fils massacrés dans un pays  
lointain,  
qui rendra compte de votre sang  
versé,  
de votre vie éteinte  
c'était hier le temps du  
crime.  
Le temps s'en va... loin des  
fanfares et des trompettes,  
gardons intact le feu de la  
mémoire !

Wëllem WEIS

**Dräianzwanzeg Lëtzebuerger Jongen  
(Hinzert, 25. Februar 1944)**

Ëm d'Brake facht e steiwe Wand.  
Duurch Muerg a Schank brécht de Frascht.  
De Preiss huet Numm fir Numm genannt  
A vrun him, Mann fir Mann, do stongen:  
Dräianzwanzeg Lëtzebuerger Jongen.

Si fueren an der Dag, dee grot;  
Si sëtze Knéi u Knéi gedréckt.  
De Preiss war haart. Et gouf keng Gnod.  
De Wand huet iwwer d'Brooch gesongen:  
Dräianzwanzeg Lëtzebuerger Jongen.

D'Gewan läit roueg op der Bor,  
An d'Kuebe jäizen déif am Bësch.  
Eng d'Stënnchen nach, dann as et klor.  
Dann as bluttrout hiirt Häerz gesprongen:  
Dräianzwanzeg Lëtzebuerger Jongen.

Vill Rouse fierwe waarm de Schnéi.  
Op Héicht an Dällte gouf et hell,  
An d'Sonn, eng feireg Wonnerbléi,  
Liicht allen, déi duurch d'Däischer gongen:  
Dräianzwanzeg Lëtzebuerger Jongen.

**Arlette Humbert-Laroche**

***Dans ma cellule***

Bientôt midi.  
Ça sent la soupe monotone et moisie.  
Ah ! Que j'ai envie  
de fruits craquants et rebondis  
d'herbes fraîches et du jus sucrés  
dans des vergers alourdis  
de branches qui m'égratignent.  
Que j'ai envie  
de bourgeons éclatés  
dans mes doigts,  
que j'ai envie là,  
sur ma gorge  
d'un baiser d'homme inassouvi,  
deux étaux à ma taille,  
la terre sous mes épaules  
accueillante comme un lit,  
une sève de fleurs, de plante, de vie  
coulant de moi  
avec un envahissement de marée ;

[...]

Midi ! Ça sonne ! Qu'est-ce qu'on mange aujourd'hui ?  
Ah ! Oui ! Des pois  
des pois cassés et moisis.

**Erich Fried**

***Gegen Vergessen***

Ich will mich erinnern  
dass ich nicht vergessen will  
denn ich will ich sein

Ich will mich erinnern  
dass ich vergessen will  
denn ich will nicht zuviel leiden

Ich will mich erinnern  
dass ich nicht vergessen will  
dass ich vergessen will  
denn ich will mich kennen

Denn ich kann nicht denken  
ohne mich zu erinnern  
denn ich kann nicht wollen  
ohne mich zu erinnern  
denn ich kann nicht lieben  
denn ich kann nicht hoffen  
denn ich kann nicht vergessen  
ohne mich zu erinnern

Ich will mich erinnern  
an alles was man vergisst  
denn ich kann nicht retten  
ohne mich zu erinnern  
auch mich nicht und nicht meine Kinder

Ich will mich erinnern  
an die Vergangenheit und an die Zukunft  
und ich will mich erinnern  
wie bald ich vergessen muss  
und ich will mich erinnern  
wie bald ich vergessen sein werde

**Wystan Hugh Auden**

***The Refugee Blues***

Say this city has ten million souls,  
Some are living in mansions, some are living in holes:  
Yet there's no place for us, my dear, yet there's no place for us.

Once we had a country and we thought it fair,  
Look in the atlas and you'll find it there:  
We cannot go there now, my dear, we cannot go there now.

In the village churchyard there grows an old yew,  
Every spring it blossoms anew:  
Old passports can't do that, my dear, old passports can't do that.

The consul banged the table and said,  
"If you've got no passport you're officially dead":  
But we are still alive, my dear, but we are still alive.

Went to a committee; they offered me a chair;  
Asked me politely to return next year:  
But where shall we go to-day, my dear, but where shall we go to-day?

Came to a public meeting; the speaker got up and said;  
"If we let them in, they will steal our daily bread":  
He was talking of you and me, my dear, he was talking of you and me.

Thought I heard the thunder rumbling in the sky;  
It was Hitler over Europe, saying, "They must die":  
O we were in his mind, my dear, O we were in his mind.

Saw a poodle in a jacket fastened with a pin,  
Saw a door opened and a cat let in:  
But they weren't German Jews, my dear, but they weren't German Jews.

Went down the harbour and stood upon the quay,  
Saw the fish swimming as if they were free:  
Only ten feet away, my dear, only ten feet away.

Walked through a wood, saw the birds in the trees;  
They had no politicians and sang at their ease:  
They weren't the human race, my dear, they weren't the human race.

Dreamed I saw a building with a thousand floors,  
A thousand windows and a thousand doors:  
Not one of them was ours, my dear, not one of them was ours.

Stood on a great plain in the falling snow;  
Ten thousand soldiers marched to and fro:  
Looking for you and me, my dear, looking for you and me.

**Carole Lorang et Mani Müller**

***Périples 8 | « Welcome to Paradise »***

Un bus de l'armée est venu me chercher à la maison et m'a emmené à la frontière soudanaise, dans le camp d'entraînement militaire de Sawa. J'y ai passé un an et demi. Le camp se trouve dans le désert, il est entouré d'un paysage plat. On dit qu'il est impossible de s'enfuir de Sawa.

Les six premiers mois, l'enseignement et l'entraînement militaire alternaient, ensuite je n'avais plus que l'entraînement, mais en plus intensif. On mène une vie de soldat. Il n'y a ni vacances ni revenu et toutes les activités sont obligatoires. Tu ne peux même pas continuer tes études. Après un certain temps, tu perds tous tes repères, tu ne sais plus où tu en es. Une fois que tu as terminé ton entraînement, on t'oblige à jurer que tu serviras l'armée et le pays toute ta vie. C'est la dictature.

Une nuit, mon ami et moi, nous avons pris une bouteille d'eau, nous avons réussi à passer les barbelés et nous nous sommes enfuis dans le désert, pendant que tout le monde était en train de manger. Il y avait des gardiens partout, ils ont entendu quelque chose. Il y a eu des coups de feu tirés en l'air. Nous sommes partis en courant. Nous n'avons pas arrêté de courir, toute la nuit. La journée, nous ne pouvions pas bouger, car il aurait été facile de nous repérer avec des jumelles dans un paysage aussi plat. Alors, la journée nous nous cachions. Nous savions que si on nous rattrapait, nous étions morts. Du point de vue de l'armée, nous avons prêté serment et donc nous avons trahi notre pays. Après avoir réussi à traverser la frontière soudanaise, nous avons marché pendant quatre jours et quatre nuits. Il n'y avait pas d'eau et parfois nous léchions le sol mouillé. Quand des policiers soudanais nous ont attrapés, ils nous ont vendus aux Rashaida, une tribu de nomades érythréens. Ils ont appelé ma mère, puis ils me frappaient pour que je crie dans le téléphone et que je supplie ma mère de payer une rançon de 250.000 nakfas. Ils ont eu l'argent et m'ont libéré, en m'abandonnant dans une ville.

J'ai réussi à joindre mon frère, qui habite en Israël. Il m'a envoyé de l'argent pour payer des passeurs et poursuivre mon voyage jusqu'en Libye, cinq mois plus tard. Les passeurs nous cachaient dans des maisons et, la nuit, ils nous faisaient changer d'endroit. Enfin, au bout de trois mois, nous avons pris un petit bateau. Après un jour et une nuit d'errance en mer, des Italiens nous ont sauvés et ramenés dans leur propre bateau. Avec tous les réfugiés à bord, c'était presque un village. Nous sommes arrivés à Lampedusa. Dès que j'étais en Italie, je me suis dit : « Quel paradis ! ».